

Georges Froccia

Du rifici chez les psychanalystes : les Réels attaquent !

Lorsque l'on prend en considération la théorisation lacanienne du réel, du symbolique et de l'imaginaire, plus rapidement désignée, RSI ; nul n'échappe à ce fondamental qu'est le réel. Chacun se trouve dans l'obligation de produire une construction pour « fairAvec » ce trou sans bord.

Selon des tissages individuels particulièrement subtils et inconscients, la construction peut vouloir obstruer ce trou et de ce fait prendre une direction rigide et fermée. Les psychanalystes n'échappent pas à cette tentation. Nombreux ont été amenés à élaborer du dogme comme pour lutter contre un trauma imaginaire systématisé produit par ce trou. D'autres comme Lacan se sont battus pour le laisser ouvert de manière à essayer de l'approcher, mains nues, bout de ficelles en tête. Il y a eu ainsi des guerres pour fermer ou ouvrir un espace, contrôler ou libérer un mouvement de la pensée. Se sont organisées et s'organisent encore des batailles, des luttes, des guerres ; il y a du rifici chez les psys...

En amont des guerres, en amont des traumas de guerre, s'enracinent des traumas imaginaires ; traumas contre traumas, dogmes contre dogmes, politiques contre politiques, religions contre religions... Ainsi va la guerre sans fin.

Cette approche est un préambule à ce que va développer par la suite Régis Dubuisson, c'est-à-dire une clinique non plus à partir de ce que l'on pourrait appeler un trauma imaginaire, trauma à partir de ce savoir du réel, mais à partir d'un trauma conséquent à la réalité de la guerre.

Ce travail mis en forme pour ce soir m'apprend qu'il aurait pu s'intituler : Lacan, le guerrier. Est-il possible qu'il gagne ? C'est sous cet éclairage, d'un combat personnifié, non terminé, que je démarre ce qui avait été prévu c'est-à-dire :

DU RIFIFI CHEZ LES PSYCHANALYSTES.

On pourrait croire que des espaces sont immunisés des guerres. Non ! Aucun lieu n'en est épargné et celui de la psychanalyse ne fait pas exception. L'exception n'existe pas lorsqu'il s'agit de la guerre. Pour de dites bonnes ou mauvaises causes, l'être humain est guerre. La guerre accompagne l'élaboration de la pensée psychanalytique. La guerre est une présence continue dans l'affirmation de ses différentes orientations.

*La bataille de cent ans*¹, c'est le titre qu'Élisabeth Roudinesco donne à son histoire de la psychanalyse en France, deux volumes, plus de 1 200 pages, parus en 1986. Bataille de cent ans, le titre est explicite et les titres des chapitres reprennent l'idée constante de luttes. L'affirmation de la psychanalyse est abordée comme celle d'un pays soumis aux conquêtes, aux trahisons, aux guerres, à l'acquisition d'indépendances. Je cite certains titres de chapitres : *La horde sauvage ; Moïse exilé ; Territoires français ; Une nouvelle ren-*

1, Elisabeth Roudinesco, *histoire de la psychanalyse en France*, éditions du Seuil, 1986.

contre de Bouvines ; Guerre froides, guerres chaudes, le grand partage ; Vie et mort de la société française de psychanalyse ; L'École Freudienne de Paris, la reconquête ; Misères et splendeurs de la contestation ; Royaumes éclatés ; L'École Freudienne de Paris : la débâcle.

L'ESSENTIEL.

Le titre du travail de ce soir, « du rififi chez les psychanalystes » s'inspire du film *Du rififi chez les hommes*, un film de 1955 signé Jules Dassin qui expose deux bandes rivales qui se déciment pour avoir voulu s'approprier d'un butin. Bagarres mortelles sous la tonalité argotique de ce mot rififi qui brocarde une tonalité de dérisoire, de ridicule. Ridicule, cette guerre, puisque finalement, tous ses protagonistes, décrits comme obstinés et peu doués de souplesse psychique, finissent par s'anéantir sans victoire aucune. Cette bouffonnerie pour illustrer que la fonction de certaines luttes repose sur une erreur de cible, une erreur sur l'ennemi, un divertissement périlleux. Divertissement dans le fait qu'il y a détournement par rapport à un essentiel.

Essentiel qui sera le centre de cet exposé et développé tout au long de ce travail.

C'est cet essentiel inéluctable enraciné dans l'inconscient et matière première du langage qui occupe la psychanalyse. Par un système insidieux, des psychanalystes oublient ou s'éloignent de ce fondamental. C'est le triomphe de l'impasse, de l'obtusité, de l'échec. Certains proposent aux analysants, par définition, coincés dans une impasse, un cadre de travail lui aussi dans l'impasse.

LE RÉEL VOILÉ.

De très nombreux psychanalystes ont été courageux, héroïques et combattifs dans leur volonté de faire entendre leurs recherches. Je ne vais pas dresser une compilation des batailles pour que la psychanalyse se fasse entendre mais Je vais aborder le ridicule comme détournement et divertissement de l'inéluctable. Ridicule qui caractérise l'humain. Le ridicule, c'est du sérieux. Il n'est en aucun cas une particularité négative qui dénoncerait un espace manichéen. Le ridicule nous instruit sur un fond. Il dit beaucoup des constructions qui voilent un fond. Il fait partie d'un système « poupées russes ». Il est une conséquence de la connerie et la connerie, une construction inévitable de peurs structurées autour d'un incompréhensible et inatteignable espace que Lacan nomme *réel*. Face au *réel*, certains s'arquent, se rampardent, s'obturent. Le ridicule apparaît.

DÉVOILER LE RÉEL

Saviez-vous qu'en public, Lacan ne retenait ni ses pets, ni ses rots ? Les rots et les pets, c'est la même chose que la connerie et le ridicule, ils disent autrement le fondamental du corps, sa complexe chimie qui nous emmerde. Chimie qui emmerde le corps et l'esprit. Pensons à toutes les expressions : *je suis emmerdé, il m'emmerde, c'est de la merde, fais pas chier* etc. La merde est une des représentations que nous donnons au *réel* et le *réel*, c'est le symptôme de Lacan. C'est parce que le réel captive Lacan qu'il pète et rote en public. Lacan obstiné transgressera toutes les représentations que l'on se donne du *réel* pour essayer de toucher, dans sa théorie, un bout de ce *réel*.

Voici ce que sa dernière compagne, Catherine Millot, dit de lui :

« Si aucun interdit, aucune limite conventionnelle ne le faisait dévier de son chemin, il savait toutefois reconnaître le réel qui lui barrait la route... Le réel, c'était du sérieux, c'est ce contre quoi on ne peut rien, ce à quoi on se heurte, c'est l'infranchissable, l'impossible à contourner, l'impossible à négocier. Il s'agissait pour lui, dans la vie comme dans la cure, d'aller jusque-là, jusqu'à cet infranchissable noyau de réalité, tout ce qui en sépare, le tient à distance ou le masque, relevant de la frivolité »².

2, Catherine Millot, *La vie avec Lacan*. Editions Gallimard, 2016. Page 15

Je pourrais développer sur les tenants et aboutissant de « frivole ». Sa nécessité, souvent et pour beaucoup, pour tous, même. Un bouchon pratique et momentané, un voilage du *réel* qu'encourage-le commerce prédominant dans notre société. Commerce qui est au service de cette frivolité et la potentialise.

Je souhaite répéter les termes qui définissent pertinemment le réel : *infranchissable, impossible à contourner, impossible à négocier, infranchissable noyau de réalité*. Nous comprenons du coup que le ridicule et la connerie représentent des blessures de l'esprit provoquées par la confrontation à ce noyau irréductible de *réel*. Blessure de l'âme, trauma de l'esprit, *troumatisme*, écrit Lacan, en raison de ce noyau insaisissable. Trauma répété à l'infini, au travers les âges, puisque structure fondamentale de l'humain.

L'HUMAIN EST TRAUMA. COMMENT FAIR AVEC ?

Voici le combat que Lacan mène progressivement tout au long de sa vie. Combat, je le répète pour dévier la psychanalyse et les psychanalystes d'une connerie possible ou avérée. La connerie produite par le trauma et qui fuit cette énigme alors qu'elle se présente comme une coéquipière, cette énigme, incessante à repérer, à débusquer dans toutes les constructions psychiques qui nous aliènent.

3, Elisabeth Roudinesco, *Ibidem*, tome 1, page 267

Très tôt, Freud se désole du peuple psy : « *Cela me dérouté parfois que les analystes eux-mêmes ne soient pas radicalement changés par leur commerce avec l'analyse* »³. Dit-il. En effet, pourquoi un analyste qui est quel qu'un d'analysé reste-t-il con ? Pourquoi la psychanalyse ne vaccine-t-elle pas de la connerie. Effroyable guerre contre la connerie, avec la prise en considération de ce trauma identifié, reconnu, théorisé et pourtant non élaboré. Cela se dit, cela se sait et cela ne s'élabore pas.

Cette phrase attribuée au Christ résonne et raisonne en moi avec une force chaleureuse et dynamisante : « *Pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font* ». Nous ne savons pas car nous sommes pris dans cette nécessité d'affronter le *réel*.

LE CORPS CACHÉ.

C'est cette impossible élaboration et cette guerre-là qui m'intéresse et que je questionne encore. Comme disait Aragon, *il y a ceux qui croyaient au ciel et ceux qui n'y croyaient pas*, il y a ceux qui affrontent la nudité du *réel* et ceux qui la voilent. Je vous rappelle la légende du manteau de Noé, cachez ce sexe dont la vue désacralise le père. Le père nu expose sa relation au *réel*, il dit quelque chose de cet insupportable auquel l'humain est soumis. Le fils considéré comme criminel, se moque de cette représentation du *réel*, ce fils sacrilège, Cham, sera poursuivi par une malédiction, jusque dans sa descendance. Son fils, Canaan portera le poids de la dette... Nous trouvons une

équivalence chez Tartuffe : « *Cachez ce sein que je ne saurai voir, par de pareils objets les âmes sont blessées* », Les seins de Dorine qui choquent les dévots disent du *réel*. Il faut les voiler pour maîtriser. Le trauma est de redouter ce qui pourrait ne pas se maîtriser. On brûle des livres, on détruit des œuvres d'art, on censure d'autres créations, on lapide des femmes, on décapite des hommes, ainsi vont les humains puisque c'est ainsi que se voile le *réel*.

Nombreux psychanalystes ne rotent pas et ne pètent pas. Ils trônent royalement sur une construction qui s'énonce sacrée. Par peur, ils se juchent en hauteur, sur l'escabeau, selon la métaphore lacanienne bien connue, se casent dans le transcendantal, deviennent des prêtres ou des cardinaux autour de l'œil au fond du pot de chambre, Ridicule !

LACAN, LE GUERRIER.

Lacan ne veut pas de cette hiérarchie, il ne veut pas de cette rigidité. Il ne veut pas de tout ce qui voile la confrontation avec l'ignorance fondamentale qu'il développe dans sa théorisation autour du *réel*. La longueur des séances de psychanalyse doit être variable pour pouvoir produire des heurts capables de laisser émerger de l'imprévu. Imprévu étouffé par le sens et la raison. Du coup, Il ne veut pas non plus que la formation des psychanalystes soit réservée aux psychologues et aux psychiatres qui eux sont formés pour le sens et la raison ; l'exploration de l'inconscient et la traque du signifiant ne nécessitent surtout pas une formation de psychiatre ou de psychologue.

Nous sommes dans les années cinquante et Lacan ferraille pour que le sexe de Noé ne soit pas recouvert par une doxa, par une vérité. D'ailleurs la *Naissance du monde* de Courbet, ce fascinant tableau qu'il achète, cette *Naissance du monde* ne résonne-t-elle pas avec la légende du manteau de Noé ? Entre jambes à l'air et alors ? Et alors ? Répondons à cette question et nous serons dans le cœur de l'humain : dans le *Grand Autre*, le *réel* et l'inconscient : le tripode incontournable pour que la réponse advienne.

À cette époque, au sein de la SPP, la société de psychanalyse de Paris, on se rebelle contre l'autocratie et l'obscurité du fonctionnement de l'institut qui est chargé de l'enseignement de la psychanalyse. L'institut démet Lacan de ses fonctions de président de l'association. Il suit Daniel Lagache qui fonde la société française de psychanalyse, la SFP. C'est à ce moment qu'apparaissent les précieux RSI.

Et durant des années, la SFP négocie pour être reconnue par l'IPA, Association Internationale de Psychanalyse. Dans les années soixante, dix ans plus tard, une injonction s'énonce : la nécessité, de se débarrasser de Lacan. Lacan trop créatif, imaginatif et intuitif.

Du coup, il fonde sa propre école, l'École Freudienne de Paris, l'EP. Dans ses statuts, toute hiérarchie est supprimée, les portes s'ouvrent à de nouveaux talents. Noé est à poil, la *Naissance du monde*, chez Lacan, exhibe sa fascinante toison.

LE TOURBILLON.

Cette nudité, Lacan, dans l'espace de L'EP, essaye de la maintenir dévoilée jusqu'à interroger les limites de la formalisation et oser explorer du côté de la monstration, c'est-à-dire oser péter et roter, s'exposer comme chercheur qui ne trouve pas. Je ne trouve pas mais je cherche et je vous montre que ce qui est important est de chercher et non de trouver. Dans ce champ que

définit la psychanalyse, dans le champ de la pratique comme celui de la théorie, c'est dans l'acceptation de la non-maîtrise, que les psychanalystes peuvent rencontrer une efficacité. Nudité pour empêcher du côté des sciences, le dogme d'une vérité, et du côté de la religion, ne pas tomber dans l'ineffable, qui trouverait sa réponse chez quelqu'un qui sait, un maître ou un Dieu bien évidemment. La psychanalyse, entre ces deux bornes doit se transmettre. Maintenir le cap entre Charybde et Scylla est une destination que Lacan a pu maintenir jusqu'en 1980. Voici comment Catherine Millot décrit son travail :

« Il avançait dans sa réflexion jusqu'à rencontrer une impasse et repartait dans un autre développement qui conduisait, de la même façon à un point de butée, l'ensemble circonscrivait une zone où la pensée s'affronte à un impossible qui fait trou ou siphon. On observe dans de nombreux textes de Freud un mouvement comparable d'approche réitérée des impasses par lesquelles on cerne le réel »⁴.

4, Catherine Millot, *ibidem*, page 69.

Travail en mouvement et non en performance, cela ne sécurise pas ceux qui ont besoin de l'être. Il fallait dévier ce ridicule de vouloir être sécurisé :

« Il s'agissait de faire passer par la rage mimée l'impossible à supporter auquel est confronté le « parlêtre » et auquel l'analyste ne cesse d'avoir affaire dans sa pratique... Il pouvait ainsi bramer après ce qu'il voulait, fût-ce la chose la plus futile au monde. Et ce n'était pas du théâtre »⁵.

5, Catherine Millot, *ibidem*, page 37.

C'est ce que nous raconte encore Catherine Millot, précisant qu'en 1974, au congrès de Rome, Lacan s'énerve :

« Il admoneste les psychanalystes : soyez plus détendus, plus naturels quand vous recevez quelqu'un qui vient vous demander une analyse. Ne vous sentez pas si obligés à vous pousser du col « ... » Je suis un clown. Prenez exemple là-dessus et ne m'imites pas. »⁶.

6, Catherine Millot, *ibidem*, page 78,79.

LE GRAND AUTRE

Autre orientation Lacanienne terriblement difficile à maintenir, c'est le repérage de la présence invasive du Grand Autre, la rage de coincer cette présence tenace qui a pour fonction de masquer le *réel*. Comme je le proposais plus haut, le Grand Autre, c'est l'œil au fond du pot de chambre, une construction à remettre à cette place métaphorique, chaque fois que cela le nécessite. Rage, de ce fait, à ne se prosterner devant aucune vérité et rage encore à maintenir son attention et sa tension vers l'irréductible, vers les impasses et les paradoxes.

Œil au fond du pot de chambre, c'est là que Lacan met le Grand Autre alors que certains le mettent sur la tête et l'utilisent comme couronne. Position radicale du Grand Autre sous le cul.

Il est important de souligner que dans la construction des Grands Autres, le cul n'a pas toujours eu la même place. Ainsi au XVIIIe siècle, a été inventé le pot Bourdaloue. Du nom de Bourdaloue, prêtre aux sermons qui n'en finissaient pas et qui imposait aux auditeurs, des heures d'immobilité. Certaines femmes qui avaient des moyens autres que de pisser contre un pilier d'église, prenaient habitude de se faire apporter un pot de chambre richement décoré. Pot de chambre comme bijou précieux au service de leurs fesses. Ainsi, les servantes parcouraient les travées des églises, œuvres d'art en main, à la vue de tous, pour à la fois soulager leurs maîtresses mais montrer en même temps que leurs maîtresses pouvaient péter dans la soie. Époque où la

chimie du corps se montrait enrobée de soie. Pas de déni de la mort, nulle part. Je vous fais remarquer qu'aujourd'hui certains plasticiens exposent en boîtes de conserve ou pots de verre, leurs diverses déjections. À notre époque, certaines merdes s'exposent dans les musées. Les musées, sur ce point, peuvent remplacer les églises... C'est pour cela que parfois, certains, les détruisent, les musées.

Au niveau de la théorisation psychanalytique, ce dévoilement des trous du corps pose le primat de la mort comme socle de toutes les constructions et créations. Il permet de nourrir et orienter la position de l'analyste qui occupe la place d'un explorateur qui ne rejette rien. Explorateur capable d'utiliser tout ce qu'il entend dans une direction créatrice. Il chemine, cet analyste, vers tout ce qui surprend, vers tout ce qui apparaît comme nouveau. Tout ce qui surprend comme espace d'explorations et non comme attente d'une réponse immédiate. *La logique de Lacan vous libérait de la compréhension, et de l'obsession de trouver un remède à tout*⁷ Dit encore Catherine Millot.

Lacan ne souhaite surtout pas être mis en position de remède à tout, il ne veut pas être au sommet d'une hiérarchie. C'est pour cela qu'en 1980, il dissout son école pour ensuite proposer un autre espace de travail, La Cause Freudienne. Il annonce très vite, le 18 mars 1980 dans un écrit nommé, lettre à Monsieur A :

« La hiérarchie ne se soutient que de gérer le sens. C'est pourquoi je ne mets aucun responsable en selle sur la Cause Freudienne. C'est sur le tourbillon que je compte. Et je dois le dire, sur les ressources de doctrine accumulées dans mon enseignement »⁸.

Superbe métaphore contenue dans le mot tourbillon. C'est la même chose que lorsqu'il écrit escabeau, S.K.beau. Nous sommes dans le mouvement de la création et non plus de l'ascension. Pour ceux qui croient au tourbillon de la pensée, mouvement incessant et inexorable, il est possible que l'ennemi disparaisse, l'ennemi étant la mauvaise relation au réel.

Hors de la connerie et du ridicule, dans une direction lacanienne, c'est là où j'ai essayé de me tenir ce soir.

C'est ce que je pense mais cela n'est pas sûr. C'est peut-être dans ce « pas sûr » que je pourrais ne pas être con, car ainsi, je relancerai le mouvement de ma pensée. C'est vraisemblablement dans ce tourbillon de la pensée qu'on éviterait de s'empêtrer dans l'impasse qui est de vouloir boucher le trou du réel.

Trou brocardé dans une note percutante et savoureuse par Catherine Millot. Je la cite :

« Du temps de Lacan, on se donnait le droit de penser sans songer à boucher les trous de l'univers avec les pans de sa robe de chambre, selon la définition de la philosophie par un humoriste viennois. L'époque, en effet, était plus théoricienne que philosophe : les trous, elle aimait ça, et la logique aussi. Et la pensée ne se croyait pas obligée de se réduire, médias obligeant, à la dimension du slogan publicitaire pour les couches-culottes, proposant une solution aux problèmes de fuites. »

7, Catherine Millot, *Passion de Lacan. La logique et l'amour*. Article paru dans l'édition du journal Le Monde du 13.04.01.

8, Jacques Lacan, séminaire XXVII, *Dissolution*, site GAOGOA.

Régis Dubuisson

La guerre : grandes manœuvres sur le terrain miné du désir.

À mille lieux du « tous traumatisés » du discours ambiant qui appelle le plus souvent un traitement rapide et standardisé de l'horreur, c'est au chevet des cauchemars de la guerre, à l'écoute de l'autre soldat, qui dans un temps très court peut brutalement toucher la précarité de son être, que sera étudiée cette solution de jouissance ruineuse, qu'est le trauma.

La guerre sans fin donc, pour ces nombreux soldats, pourtant revenus de différents théâtres de guerre et pour qui, les feux du combat brûlent encore de tous leurs éclats. Être là mais disparu, dans un exil de soi-même. Traversée d'un Au-delà où se révèle que l'originaire est l'indicible même. C'est là, nous dit Guy Briole, le plus grand isolement, la solitude d'une étrangeté dans le monde qui ramène le sujet à ses origines où s'est posée pour lui cette « insondable décision de l'être » : se nouer au monde des autres, à l'Autre, ou disparaître.

1, Humbert BOISSEAU, 1er Séminaire du Service de Santé des Armées, *Traumatismes psychiques dans les Armées*, Paris, Val-de-Grace, le 03/12/2012.

2, Patrick CLERVOY, *Les vainqueurs impuissants et fragiles*, ALI-AM, séance du 25/02/2016.

3, Marie-Hélène BROUSSE, *Editorial, La Cause du désir n°86*, Edition Navarin, 2014.

La guerre laisse des traces chez ceux-là mêmes qui s'y trouvent engagés. Elle peut laisser des traces physiques, elle laisse assurément des traces psychiques. Chez certains, certains seulement, ces traces peuvent constituer la marque d'un réel indélébile¹. Cette empreinte laissée les pousse parfois au pire. Le 27 mars 2014, 1892 drapeaux américains ont été plantés sur le National Mall à Washington, en hommage aux 192 vétérans qui se sont donné la mort depuis le 1er janvier, soit près de 22 suicides de vétérans par jour. Après la guerre, des soldats meurent encore. En effet, aujourd'hui le constat général retenu par les forces de l'OTAN est le suivant : le suicide tue deux fois plus de militaires que les combats eux-mêmes². Après l'épreuve des chiffres, se présente bien souvent celle des lettres : Post Traumatic Stress Disorder. Réduction du sujet au plus petit quanteur possible, celui du diagnostic, transformant ce "hors-sens" de la rencontre en un destin funeste, celui d'une victime à jamais prise dans les rets d'une nomination inappropriée³.

Avant de commencer mon exposé, je voudrais tout d'abord définir, l'endroit à partir duquel je vous parlerai ce soir. Parallèlement à la position de psychologue clinicien que j'occupe au sein du C.H.U. de Nice, je suis également amené à exercer régulièrement mes fonctions en qualité d'officier de réserve, au sein du Service de Santé des Armées (SSA), et plus particulièrement au Centre Médical des Armées (CMA) de Draguignan. Dans cette activité, les unités soutenues concernent l'ensemble des régiments militaires de la garnison de Draguignan-Canjuers. Ces unités de combat ont majoritaire-

ment été engagées ces dernières années, sur les différents théâtres d'opérations extérieures (OPEX) que ce soit en Afghanistan, en République Centrafricaine ou encore au Mali. C'est donc de ce lieu de pratique singulier, au chevet des cauchemars de la guerre, à l'écoute de l'autre soldat, qui dans un temps très court peut brutalement toucher la précarité de son être, que sera étudiée cette solution de jouissance ruineuse, qu'est le trauma⁴.

Du traumatisme on en parle presque tous les jours, les médias se font régulièrement l'écho des milles et une catastrophe qui surviennent dans ce bas monde et de leurs traumatismes en cascade⁵. Le traumatisme est partout ! En atteste l'incessante activation des Cellules d'Urgence Médico-Psychologique (C.U.M.P.) créés au lendemain de l'attentat terroriste du 25 juillet 1995 à la station du RER Saint Michel à Paris. Ces activations frénétiques pourraient se résumer à partir de la formule suivante : « un drame = une cellule d'intervention psychologique ». Mais cette formule s'avère aussi valable pour les « non-drames », lorsqu'il s'agit d'accueillir à l'aéroport d'Orly les voyageurs de retour du Mexique suite aux premiers cas de grippe A, d'être déclenché par décision préfectorale pour la destruction d'une barre d'immeuble vétuste, au cas où des traumatismes apparaîtraient chez les anciens habitants, ou encore pour les familles dont les voitures sont restées bloquées sur l'autoroute à cause de la neige⁶ ! C'est l'actualité du traumatisme quotidien qui tend à confondre le traumatisme et l'évènement lui-même.

Cause à tout expliquer, le traumatisme peut être situé, à l'intersection d'une psychiatrie mondiale reconquise par la Science et d'une Société qui ne trouve plus à parer au *Malaise dans la civilisation*⁷. Toutes ces situations interrogent et ne cessent de faire débat. Mais au-delà de cet aspect, ce qui apparaît dans cette conception objectivante du traumatisme, c'est que l'on ne sait plus de quoi on parle aujourd'hui lorsqu'on évoque le terme de traumatisme, y compris dans nos milieux. De ce fait, un premier effort de clarification s'impose.

Tout d'abord nous pouvons avancer l'idée générale selon laquelle le traumatisme occupe une place centrale au sein de l'appareil théorique de la psychanalyse. Il garde cette place tout au long du développement de l'œuvre de Freud qu'il traverse d'un bout à l'autre – de *l'Esquisse* (1895) à *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1939), et ce, malgré un certain nombre de remaniements. Allons plus loin en disant que l'invention de l'inconscient est directement articulée à cette conception du traumatisme qu'est le trauma psychique. Inconscient et traumatisme se sont liés dès le début de la psychanalyse. En inventant l'inconscient Freud a donné au traumatisme cette place centrale qui a ouvert la voie à des questions fondamentales, qui l'ont occupé jusqu'à la fin de sa vie⁸. Freud qui, dans un premier temps fit, de la séduction le trauma inaugural de l'hystérie – ce qu'il remaniera par la suite avec la théorie du fantasme – et qui, à partir des névroses de guerre apparues sous les obus de la Première Guerre Mondiale, déploya la pulsion de mort en l'articulant au traumatisme.

À partir de l'enseignement de Freud et tel que Lacan l'a repris, il est possible d'avancer que le trauma est là, d'emblée à l'origine. Le trauma est

4, Marie-Hélène BROUSSE, *La psychanalyse à l'épreuve de la guerre*, Paris, éd. Berg International, 2015, 263p.

5, Sonia CHIRIACO, *Le désir foudroyé – Sortir du traumatisme par la psychanalyse*, Navarin, 2012, communication à l'Université de Strasbourg le 5 décembre 2013.

6, Hélène ROMANO, « *Les cellules Psy sont devenues un gadget politique* », Interview du 11 juin 2015, Libération par Catherine Mallaval et Sonya Faure.

7, Guy BRIOLE, François LEBIGOT, Bernard LAFONT, Jean-Dominique FAVRE, Dominique VALLET, *Le traumatisme psychique : rencontre et devenir*, Congrès de psychiatrie et de neurologie de langue française, Toulouse le 13-17 juin 1994.

8, Sonia CHIRIACO, *Le désir foudroyé – Sortir du traumatisme par la psychanalyse*, Navarin, 2012, communication à l'Université de Strasbourg le 5 décembre 2013.

9, Guy BRIOLE, François LEBIGOT, Bernard LAFONT, Jean-Dominique FAVRE, Dominique VALLET, Ibid.

10, Sonia CHIRIACO, Ibid.

11, Giovanni ROSSI, *Prise en charge de l'autisme infantile : de la bonne pratique...à la bonne méthode*, Séminaire de l'ALI-AM, « La guerre sans fin », séance du 10/03/2016. (En clin d'œil à son exposé)

12, Monique AMIRAULT, *A l'origine, le traumatisme*, Lacan Quotidien, n°308.

13, Michèle BERTRAND, *Psychologie et psychanalyse devant les traumatismes de guerre*, Champ Psychosomatiques, 2002, N° 28, p. 97-117.

14, Patrick CLERVOY, *Psychiatrie du combattant : évolution sur trois siècles*, Médecine et Armées, Tricentenaire du Service de Santé des Armées, 2008, 36, 5.467

causal du sujet. Le sujet n'est pas une création *ex-nihilo*, il n'est pas l'effet de lui-même, mais bel et bien déterminé par le signifiant qui, dans l'univers symbolique dans lequel il est plongé, lui vient d'un Autre, le marque et le divise⁹. Le sujet comme effet du signifiant et réponse du *réel*. Pour le dire autrement, il existe une limite, une faille dans le langage qui fait que tout ne peut y être réduit, il y a toujours un point où ça rate, où ça bute sur un irréductible, sur un impossible. Le trauma en tant que régime ordinaire des humains qui, comme être de langage, sont marqués de l'impossibilité de résorber totalement le *réel* dans les ordres du symbolique et de l'imaginaire. Le trauma est consubstantiel au langage. La cause du trauma réside là où ça cause !

À mille lieux, du « tous traumatisés » du discours ambiant qui appelle le plus souvent un traitement rapide et standardisé de l'horreur, la psychanalyse nous enseigne que si nous avons tous à faire au trou du traumatisme – qui n'est autre que le trou du nom rapport – il s'agit de l'envisager au cas par cas au, un par un, chacun dans sa solitude propre et irrémédiable face au *réel*. Ainsi, de la naissance de la psychanalyse jusqu'aux élaborations les plus tardives de Lacan, mais aussi du début à la fin d'une analyse, pour chacun la question du traumatisme reste incontournable¹⁰. En cela, le trauma n'est en rien réductible à un évènement en soi, différent pour chacun en fonction de son ordonnancement singulier. Pas de « prêt à porter »¹¹ donc ! Rien de prévisible à partir de l'évènement. Et ce, malgré le discours scientifique qui s'attache sans relâche à débusquer le *réel* à partir des dernières trouvailles qui vont de la « cicatrice génétique » laissée par le traumatisme au « gène modifié par le trauma », en passant par le « décryptage de ce qui se passe dans le cerveau pendant un viol »¹².

Mais qu'en est-il des traumatismes de guerre, dans cette *guerre sans fin* dans laquelle de nombreux soldats paraissent engagés, pourtant revenus de différents théâtres de guerre et pour qui, les feux du combat brûlent encore de tous leurs éclats ?

Les troubles psychiques de guerre sont décrits de longue date. Dès l'Antiquité les récits d'Hérodote ou de Lucrèce sont très précis sur le sujet. Hippocrate décrit, dans son *Traité des songes* (vers 400 av. J.-C), les rêves traumatiques des soldats revivant leurs combats. C'est à partir des guerres napoléoniennes que l'on va chercher des solutions à ces états de sidération.

Si les traumatismes consécutifs à des situations de guerre étaient déjà bien repérés dès la fin du XIXe siècle. Toutefois, ce fut la Grande Guerre de 1914-1918 qui donna une impulsion certaine aux recherches en ce domaine¹³. Ils tiennent debout mais paraissent endormis. Ils ont les yeux ouverts mais n'observent rien. Ils ont la bouche ouverte mais ne prononcent pas un mot. La mitraille tombe sur eux mais ils restent inertes. Ils sont pétrifiés. Leur pensée s'est arrêtée, obnubilation, stupeur. Parfois, ils se mettent en mouvement comme des automates sans but, la conscience obscurcie¹⁴. Ces états plus ou moins durables ont été nommés « *confusion mentale de guerre* », « *onirisme des batailles* », « *vent du boulet* », « *vent de l'obus* », « *obusite* », etc.

C'est la compulsion de répétition où le sujet répète dans ses cauchemars les événements traumatiques auxquels il a été confronté, qui amènera

Freud en 1920 à introduire la pulsion de mort. *Au-delà du principe de plaisir* et du souverain Bien, une force plus puissante insiste. Il formulera ainsi la seconde topique, opérant un remaniement profond de la topologie psychique et des ressorts inconscients¹⁵. Cet *au-delà*, Lacan lui a donné le nom de jouissance. Il existe une disjonction entre les intérêts du vivant à sa survie, son bien-être, son homéostasie et autre chose qui l'habite, le ronge et à l'occasion le détruit. La jouissance est cette part du vivant qui échappe au langage mais qui en est, en même temps le reste¹⁶.

Concernant la répétition, Lacan ira jusqu'à en faire l'un des concepts fondamentaux de la psychanalyse. Il en distinguera deux registres à partir de concepts Aristotéliens. D'une part, *l'automaton* comme répétition liée au symbolique, c'est-à-dire « *l'insistance des signes à quoi nous nous voyons commandés par le principe de plaisir* »¹⁷. À savoir que le propre de la chaîne signifiante est que le signifiant ne cesse de revenir du fait même de la structure du langage, organisé autour de la disparition d'un premier signifiant. D'autre part, l'autre face de la répétition apparaît sous le terme de tuché – rencontre hasardeuse en grec. La *tuché* est la « rencontre du réel ». Un événement d'essence traumatique qui se produit toujours « *comme par hasard* ». Rencontre hasardeuse et insupportable avec le *réel* qui ne peut se dissoudre dans la chaîne signifiante. Ainsi, nous pouvons dire que l'évènement n'est traumatique pour un sujet que dans sa portée accidentelle. Si cette confrontation au réel peut être structurante, subjectivante – en tant qu'effet de langage –, à l'inverse cette « mauvaise rencontre » du réel – la *tuché*, peut s'avérer quant à elle désobjectivante pour le sujet, face à l'impensable de sa propre mort.

Comme nous le savons, le métier des armes expose le militaire à engager sa vie et à se confronter à la question de sa mort, souvent à travers celle d'autrui. Même si l'on a pu imaginer ces derniers temps, des guerres « chirurgicales », limitées au minimum de violence nécessaire, la guerre demeure véritablement un lieu de confrontation à la mort. Une mort violente, brutale, subite ou subie. Expérience où les mots viennent à manquer au-delà du supportable.

Totale ou partielle, mondiale ou localisée, qu'elle soit de certains contre d'autres, de tous contre Un, éclair ou endémique, sale ou chirurgicale, insensée ou se présentant comme incarnation de la Raison – au nom du Bien... Les formes et les modalités de la guerre changent mais le *réel* qu'elles habillent demeure.¹⁸

Chaque guerre à ses batailles, celles glorieuses que la nation aime célébrer et les autres que l'on préfère taire, voire oublier. Une tragédie française s'est déroulée le 18 août 2008 dans une vallée quelque part en Afghanistan, elle a pris le nom de l'embuscade d'Uzbin. Les soldats français étaient pour la plupart de jeunes parachutistes qui effectuaient leur première mission, ils sont tombés sous le feu de combattants talibans. Dix furent tués en quelques heures. Innocences brisées de jeunes de 20 ans qui rêvaient d'aventure et d'héroïsme.

15, Antonia GUEUDAR-DELAHAYE, « Freud : Au cœur de la guerre, la pulsion » in *La psychanalyse à l'épreuve de la guerre*, Paris, éd. Berg International, 2015, p.107-112.

16, Bénédicte JULLIEN, « Du patriotisme à l'exaction », » in *La psychanalyse à l'épreuve de la guerre*, Paris, éd. Berg International, 2015, p.163-169.

17, Jacques LACAN, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Le Séminaire Livre XI (1964), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Le Seuil, coll. « Le Champ freudien », 1973, p.49.

18, Marie Hélène BROUSSE, *La psychanalyse à l'épreuve de la guerre*, Paris, éd. Berg International, 2015, 263p.

L'embuscade d'Uzbin a suscité une réaction politico-médiatique au plan international (sur la pertinence de la présence française sur le théâtre Afghan) et dont les répercussions ont précipité le retrait des forces françaises d'Afghanistan. Mais quel sens donner à leur sacrifice interrogent certains soldats ? Ces hommes sont-ils morts pour la nation ou pour d'autres causes trop lointaines ? Faute de réponse, le souvenir d'Uzbin nourrit un sentiment de colère chez les familles, d'injustice chez les généraux et d'amertume chez les survivants. L'opinion publique, elle, a oublié. Pourtant, cette bataille annonçait les sacrifices des prochaines guerres¹⁹.

19, Reportage INFRAROUGE, L'embuscade, Emission France2 diffusée le 20/10/2015 à 22h50.

Parmi les soldats de retour de ce théâtre, il y a Sylvain. Sylvain est immergé dans le *réel* de cette guerre de laquelle certains disent « qu'on ne peut pas revenir ». « J'ai tout perdu », « Je me suis perdu » déclare Sylvain pour qui la vie n'a plus de sens. Il a bien rencontré une multitude de « spécialistes » du traumatisme psychique, qui l'ont conseillé sur les meilleures façons de surmonter la *Chose* brutale et imprévisible à laquelle il a été confronté. Mais rien à faire. Pas de travail de deuil possible. Rien à faire contre cette *Chose* qui est en lui et qui le ronge de l'intérieur, de jour comme de nuit. De cette injonction qui surgit parfois : « faire le deuil » il nous faut souligner que l'on ne fait pas un deuil, mais c'est le deuil qui nous fait !

L'histoire de Sylvain vient contester avec force l'aphorisme Nietzschéen selon lequel « *Ce qui ne tue pas rend plus fort* ». On ne sort jamais indemne de ce baiser infernal, de cette confrontation brutale à l'impensable de sa mort. Chaque nuit, encore et encore, le même cauchemar à répétition le réveille, inondé de sueur, les yeux fous, bloqués sur la même image « là-bas ». Une boule de feu provoquée par l'explosion d'un IED (*Improvised Explosive Device*), ces mines artisanales installées au bord des routes, explosion qui le projette hors de l'habitacle de son VAB (Véhicule de l'Avant Blindé). Il n'entend plus rien, il rampe difficilement au milieu d'un nuage épais de poussière et de débris pour extraire le corps d'un camarade qui est à découvert, exposé au feu nourri de l'ennemi. Mais voilà, le corps de son ami est en pièces, coupé en deux à la base du bassin, duquel une mare de sang se déverse, « il me regarde fixement et je me dis on va mourir ».

La mort a fait signe à Sylvain, ça lui parle sous forme d'images, tel le regard de ce jeune homme que Franck, un autre soldat, revoit régulièrement. Tireur de Haute Précision (T.H.P.) son viseur se voit visé par sa cible en retour, le regard de ce jeune homme auquel il vient de donner la mort et qui ne le lâche plus. La mort dans les yeux de celui qui va vous tuer ou dans ceux du frère d'armes qui tombe à vos côtés – comme dans le cas de Sylvain – et qui crie dans un dernier souffle un : « je ne veux pas mourir ». Pas plus que le soleil, la mort ne peut se regarder en face²⁰.

20, Guy BRIOLE, François LEBIGOT, Bernard LAFONT, Jean-Dominique FAVRE, Dominique VALLET, *Le traumatisme psychique : rencontre et devenir*, Congrès de psychiatrie et de neurologie de langue française, Toulouse le 13-17 juin 1994.

Ça parle aussi sous forme d'odeur pour Philippe, une odeur collante et lourde, mélange écœurant de maladie, de mort et de feu de bois humide. Pour s'en débarrasser, Philippe a tout essayé. Il a pris des douches à répétition, s'est savonné, frotté, raclé, rincé à l'eau de javel, en vain. Il a même mis le feu à ses tenues militaires et à son linge de corps, rien n'y a fait. « J'aurais aimé me brûler moi-même » déclare-t-il. Plusieurs années après sa mission,

il lui suffit de fermer les yeux pour la respirer, collée à sa peau, sa gorge, bien ancrée à l'intérieur de lui, indélébile²¹. Des charniers, des fosses communes devant lesquelles des montagnes de cadavres bien souvent mutilés, démembrés attendent d'être enfouis, instant indicible. Cette rencontre avec la mort dans sa crudité la plus radicale s'est ancrée en eux sous diverses formes : une odeur, un regard, un cri, une parole, une vision insoutenable ; tatoués au plus profond d'eux-mêmes où processus primaires et secondaires doivent se résigner à tenter de symboliser « l'impossible ».

Cette « soudaine intimité de la mort » se condense alors dans un signe-symptôme²². Ce signe insensé demeure « asignant » pour le sujet, son signifié se réduisant à la cruelle confrontation à sa finitude. Parfois des années plus tard – comme dans le cas de Philippe – ces signes réapparaissent, ils reviennent les hantés comme des fantômes maléfiques. Dans cette « mauvaise rencontre »²³ il y a véritablement confrontation à cette vérité inaudible, innommable et non regardable du réel – en tant qu'exclue de la scène des représentations – qui aurait dû rester voilé et qui se révèle ici de façon mortifère²⁴ : traversée sauvage d'un fantasme. Le « poids du réel »²⁵ traumatique, expulse le sujet de sa dynamique désirante. Sommé de se taire, coupé de ses amarres symboliques. La déflagration traumatique doit ici s'entendre dans son lien à la parole, au *logos* : sous l'excès de jouissance. La parole est mise hors-jeu. L'effroi, ça nous la coupe²⁶. Le sujet dérive et se voit propulsé alors dans une jouissance desubjectivante, confronté à l'impératif surmoïque de jouissance : Jouis ! Autant de signes-symptômes donc qui constituent cet « énoncé discordant, ignoré dans la loi, un énoncé promu au premier plan par un événement traumatique, qui réduit la loi en une pointe au caractère inadmissible, non intégrale – voilà ce qu'est cette instance aveugle, répétitive, que nous définissons habituellement dans le terme de surmoi »²⁷.

À partir de la théorisation des nœuds borroméens et des dimensions du réel, de l'imaginaire et du symbolique, nous pouvons observer que dans ce type de clinique nous assistons le plus souvent à une profusion, à une saturation de la psyché par la dimension de l'imaginaire, en tant que celle-ci paraît désolidarisée du symbolique, comme débridée. Le registre de l'imaginaire – s'exprimant par les réminiscences qu'elles soient diurnes et/ou nocturnes – tente alors stérilement de réduire le pouvoir de la confusion chaotique. Comparable à l'activité freudienne de liaison qui tenterait d'injecter dans l'après-coup l'affect d'angoisse qui a fait défaut – qui a été court-circuité par l'effroi, la sidération – au moment de la « mauvaise rencontre ». Tentative de l'imaginaire de « négativer » le réel au sens où l'image habillant le corps a le pouvoir de mettre en forme « l'informe » du réel et de limiter son invasion totalitaire aux autres registres. Cependant, si l'imaginaire procède de la constitution de l'image du corps, ce dernier reste néanmoins subordonné au symbolique.

En effet, l'image n'existe qu'à être nommée par l'Autre. C'est ce que nous enseigne le stade du miroir à partir duquel une parole et une image en se greffant sur le corps, l'arrachent des griffes du réel, pour le faire advenir au jour d'une articulation triadique, celle du réel, de l'imaginaire et du symbolique.

21, Jean-Paul MARI, *Sans blessures apparentes*, Paris, Editions Robert Laffont, 2008.

22, Jean-Michel VIVES, *Leurre et trompe l'œil dans l'art et la psychanalyse*, Essaim, n°4, Toulouse, Eres, p.27-44

23, Jacques LACAN, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Le Séminaire, Livre XI (1964), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Le Seuil, coll. « Le Champ freudien », 1973, p.75

24, Jacques CABASSUT, *Névrose traumatique et instance(s) surmoïque(s) : du fascinus à la désidération*, Filigrane, Volume 11, numéro 2, 2002, p.135-150.

25, Denis VASSE, *Le poids du réel, La souffrance*, 1994, Paris, Seuil.

26, Jacques CABASSUT, Ibid

27, Jacques LACAN, *Les écrits techniques de Freud*, Le Séminaire, Livre I, (1953-1954), Paris, Seuil-Points, p.307.

Le traumatisme issu de cette confrontation à la mort, n'est autre que cette expérience de dessaisissement qui fait perdre au sujet, non seulement le support de la parole, mais aussi celui de son image et de son corps propre. Ainsi ni la loi symbolique du signifiant, ni le pouvoir de mise en forme de *l'imaginaire* ne peuvent « supporter » la charge de participer à la bonne tenue du sujet dans le monde²⁸. Nous voyons bien comment ici cette part de *réel*, qui était restée jusqu'alors voilée, vient ébranler la structure du sujet, appelant à une réorganisation de celle-ci, tout comme une nouvelle lecture de son histoire et de son rapport au monde. Dans cette perspective, le salut du sujet semble résider alors dans le rétablissement de la dimension *symbolique*, qui pourra venir recouvrir, museler – certes partiellement – la dimension du *réel*.

28, Jacques CABASSUT, *Les victimes du temps de dire. A propos des cellules d'écoutes médico-psychologiques en urgence*, Filigrane, volume 14, numéro 2, 2005.

Mais comment à partir de cette confrontation au *réel* en tant qu'indicible, exclu de toute mise en forme signifiante, est-il possible d'élaborer une praxis clinique langagière – en tant que frein à la jouissance – auprès de ces sujets ?

Car qu'ils aient rencontré la mort de près, la leur ou celle d'un autre, sous diverses modalités, ces sujets sont le plus souvent poussés à se demander ce que cela peut bien signifier d'être encore vivant lorsqu'ils ont survécu à de telles rencontres avec l'horreur. Après une longue période d'absence, face au doute et à l'angoisse de leur famille, il y a eu leur retour. Un retour des ténèbres qui fait d'eux de véritables revenants. Le voilà, qu'il est revenu ! Ce n'est pas le même ; ce n'est pas lui, on ne le connaît plus !²⁹

29, Sorj CHALANDON, *Le quatrième mur*, Paris, Grasset, 2013, pp.277-290.

Il y a tant de façons de disparaître dans une guerre. Même lorsque le corps est revenu recouvert de semblants (d'éloges, de décorations militaires, etc. – Tous ces leurres identitaires derrière lesquels le moi pouvait prétendre savoir où il était) cela ne parvient jamais à voiler le trou du *réel*, dans lequel le sujet s'est « *abîmé* ».

Plongé dans l'horreur, dans l'obscurité de cette *guerre sans fin* comment fait-on pour trouver la force de croire encore à la lumière ?

Être là mais disparu, dans un exil de soi-même. Traversée d'un *Au-delà* où se révèle que l'originnaire est l'indicible même. C'est là, le plus grand isolement, la solitude d'une étrangeté dans le monde qui ramène le sujet à ses origines où s'est posée pour lui cette « *insondable décision de l'être* » : se nouer au monde des autres, à l'Autre, ou disparaître³⁰.

30, Guy BRIOLE, « Dans les mâchoires de la guerre : Arrachement » in *La psychanalyse à l'épreuve de la guerre*, Paris, éd. Berg International, 2015, 263p.

C'est peut-être là, que réside un point de contact entre l'actuel du traumatisme et le trauma originnaire. Le seul événement extérieur d'un *réel* « traumatogène » ne peut à lui seul expliquer l'éclosion d'une névrose traumatique. Dès lors, nous pourrions envisager l'idée selon laquelle c'est la façon dont le sujet a répondu à l'appel du signifiant (face au don de parole provenant de l'Autre), qui sera décisive, tant cliniquement que conceptuellement, dans l'appréhension de l'ampleur de la déflagration traumatique.³¹

31, Jacques CABASSUT, *Névrose traumatique et instance(s) sur-moi(s) : du fascinus à la désidération*, Filigrane, Volume 11, numéro 2, 2002, p.135-150.

Mais qu'en est-il de ces rencontres avec ces sujets qui finalement viennent parler de ce dont ils disent ne pas pouvoir parler ?

Au-delà, des difficultés qui peuvent s'observer autour de la formulation d'une demande – parfois une longue trajectoire médicale ou institutionnelle a précédé ce moment de la rencontre – cette clinique se heurte à une première difficulté d'ordre transférentiel : les symptômes font rarement énigme pour ces sujets. Le vécu envahissant de l'évènement justifie une logique écrasante de l'évidence quant à la cause des symptômes : aucun savoir autre n'est interrogé, au-delà de l'horreur vécue. Plutôt qu'une supposition de savoir, c'est davantage une certitude sur la cause de leur souffrance qui s'exprime dans leur positionnement. Il n'est d'ailleurs pas rare que, de la part de jouissance ayant surgi du trauma, le sujet n'en veuille rien savoir. L'ouverture que pourrait produire la rencontre clinique tend parfois à se refermer sur l'accident, l'évènement devient alors cause à tout résumer.³²

On retrouve ici la classique description du « corps étranger » en position paradoxale d'être à l'intérieur du psychisme du sujet mais sans entretenir le moindre contact signifiant, non lié, non noué. C'est davantage une répétition du même, la répétition d'un inaugural qui se répète identique à lui-même³³. Cependant, cette métaphore séduisante du « corps étranger », notion chère à Freud, nécessite que soit envisagée une unité close du « Moi », sous la forme d'une enveloppe fermée et homogène que le trauma viendrait alors ouvrir, y introduire une brèche. C'est là précisément que la notion d'effraction freudienne trouve sa limite, puisque comme nous l'avons appréhendé plus haut, le trauma accidentel vient toucher une structure qui est déjà trouée et divisée. Dans cette clinique où s'indique la difficulté, la fragilité dans le dépliement et le maniement du transfert, il faut pouvoir accueillir une parole difficile, hésitante, parfois honteuse et qui restera longtemps centrée sur l'évènement, réveillant les mêmes affects d'effroi et d'horreur. La honte qui reste parfois le seul sentiment à donner une consistance à celui qui est rentré sans cette part de lui-même, arrachée³⁴. Cette honte, dans la dynamique transférentielle, constitue souvent un ultime signal lancé à l'a(A)utre.

En nous tenant à distance de toute saisie du trauma à partir du sens, lié au seul évènement, il s'agira de soutenir l'effort du sujet pour se resituer dans le champ de l'Autre. Champ duquel certain sujet se sente exclu. C'est le rapport de confiance dans l'humanité qui, dans certaines situations, semble véritablement avoir été détruit. Ces « expériences limites » ayant parfois ébranlé de fond en comble ce en quoi le sujet croyait jusque-là, c'est-à-dire la manière dont il s'était construit une représentation de l'Autre. Représentation qui lui permettait d'éprouver le sentiment d'une commune appartenance. C'est ce supposé « bien commun » ou ce « lieu commun » qui semble s'effondrer sous l'impact du traumatisme ; touchant au plus profond de l'humain à la fois à la construction de son image et dans la signification symbolique de son appartenance à l'humanité³⁵. D'une certaine manière nous pouvons dire que le poids du désir de l'Autre ne pèse plus sur le sujet.

Dans cette clinique de « l'impossible à dire », l'enjeu pour le clinicien est alors de pouvoir réintroduire de cet Autre. Un autre que l'on peut alors rencontrer comme « par hasard », et qui peut nous surprendre au lieu de l'effroi propre à la mauvaise rencontre de la *tuché*. En effet, l'engagement d'une

32, Guy BRIOLE, François LEBIGOT, Bernard LAFONT, Jean-Dominique FAVRE, Dominique VALLET, *Le traumatisme psychique : rencontre et devenir*, Congrès de psychiatrie et de neurologie de langue française, Toulouse le 13-17 juin 1994.

33, Bertrand PIRET, *Approche psychanalytique du traumatisme : de l'irruption du réel à l'errance psychique*, Colloque organisé par l'association Appartenances, les 30 et 31 mars 2007 à Lausanne, CHUV.

34, Marie Hélène BROUSSE, *La psychanalyse à l'épreuve de la guerre*, Paris, éd. Berg International, 2015, 263p.

35, Bertrand PIRET, *Ibid.*, Op.cit.

relation clinique avec ces sujets ne peut tenir, à mon sens, que d'un effet de surprise, une nouvelle surprise, mais qui vient cette fois-ci des effets du discours. Il s'agit de réintroduire du *Je(u)* dans la rencontre clinique. Du *Jeu* même au sens « mécanique » là où le traumatisme est venu gripper les rouages³⁶ – les nouages coinçant ainsi le sujet.

36, Jacques CABASSUT, *Ibid.*, Op.cit.

Mais pour réintroduire de l'Autre dans le jeu transférentiel, le clinicien ne devra pas se contenter de « faire le mort », marquant et limitant sa présence par de longs silences. Crispé sur une position figée et froidement impersonnelle, qui incarnerait alors pour le coup, une véritable place vide : inscrit aux abonnés absents ! La rencontre clinique tire sa pertinence et son efficacité du rétablissement de l'Autre, dont le clinicien occupe dans le transfert, le tenant-lieu³⁷. Un tel espace n'est rien sans l'échange signifiant. Pour être « touché » par la parole cela nécessite un travail de création dans la re-trouvaille du langage. De cet espace créatif le sujet aura alors la possibilité de briser la réédiction de son récit pour en adopter un Autre. C'est dans ces conditions que pourra émerger une autre écriture de l'horreur, resituant un sujet, là où il n'y avait jusque-là que mortification et inertie³⁸. Le traumatisme – *tropmatisme* – vidé de sa charge mortifère³⁹ ne serait alors que *troumatisme*⁴⁰.

37, Jacques LACAN, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Le Séminaire, Livre XI (1964), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Le Seuil, coll. « Le Champ freudien », 1973, p.59.

38, Serge COTTET, *Freud et l'actualité du trauma*, in *La Cause du désir* n°86, Edition Navarin, 2014, p.28-33.

39, Marcus André VIEIRA, *Le pire n'est jamais sûr*, in *La Cause du désir* n°86, Edition Navarin, 2014, p.73.

40, Jacques LACAN, *Les non-dupes-errent*, Le Séminaire, Livre XXI, inédit, leçon du 19/02/1974

41, Jacques LACAN, *Le sinthome*, Le Séminaire, Livre XXIII, Paris, Seuil, 2005.

42, Jacques LACAN, *Écrits*, Le champ freudien, Éditions du Seuil, 1966, p.587.

Si le trauma – cette « mauvaise rencontre hasardeuse » – a la capacité de défaire les significations lourdes du sujet, cette « soudaine intimité de la mort » peut aussi parfois, dans certain cas, constituer pour le sujet une occasion de « re-crée » son *ex-sistence*⁴¹.

« *L'analyste guérit moins par ce qu'il dit et fait que par ce qu'il est* »⁴² nous instruit Lacan.

À chacun donc de « faire avec » le *réel*. À chacun de l'envisager dans sa solitude propre et irrémédiable. De la diversité de ces épreuves, de la diversité de ces rencontres, bonne ou mauvaise, il ressort que chacun trouve à y répondre à sa manière. C'est bien de ce réel, en tant qu'insaisissable, que j'ai tenté d'en dire un bout, d'en témoigner quelque chose ce soir.